

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

Vol. IV

MONTREAL, 25 NOVEMBRE 1893.

No. 47

UNE UNIVERSITÉ

La question universitaire vient d'entrer dans une nouvelle phase, qui doit donner une solution immédiate à la déplorable situation actuelle.

Les professeurs des deux facultés françaises sont complètement dégoûtés de la façon dont ils ont été bernés par l'organisation castorienne qui préside aux destinées de l'Université Laval de Montréal.

Les étudiants sont découragés de voir l'indifférence avec laquelle les autorités traitent les intérêts de la jeunesse universitaire.

La mesure est comble, et d'un commun accord les deux facultés, la faculté de médecine et la faculté de droit, vont agir.

Les professeurs doivent se réunir, si la chose n'est pas encore faite, et un mémoire sera présenté directement à l'Archevêque de Montréal, pour lui demander si oui ou non il veut fournir à l'Université le matériel et les facilités nécessaires pour donner aux élèves une éducation à la hauteur des études modernes, et s'il veut donner aux professeurs une rétribution convenable et suffisante pour les travaux qu'ils s'imposent, afin de créer une jeunesse instruite, habile et préparée pour lutter à armes égales avec ses concurrents.

Ce mémoire est un *ultimatum*, et le délai pour y répondre est aussi limité que le nécessite l'urgence des besoins signalés.

S'il n'est pas répondu catégoriquement et affirmativement à cette demande fort légitime, et qui n'est après tout que la réalisation d'une promesse formelle, les professeurs sont parfai-

tement décidés à abandonner l'Université Laval aux castors qui la rongent, et à s'adresser à la Législature pour obtenir l'autorisation de créer une Université laïque qui est dès aujourd'hui assurée des ressources nécessaires à son fonctionnement.

Bien plus, si l'Université Laval refusait d'accorder des diplômes à l'Université laïque, celle-ci est prête à s'affilier à une Université protestante.

Voilà où en sont les choses, où nous ont menés l'entêtement, la mauvaise volonté et la laderie du syndicat de l'Université Laval.

Nous avons signalé le danger pendant une année toute entière, et les craintes que nous exprimions alors n'étaient que trop réelles et trop bien fondées.

La conspiration tentée par une clique méprisable, dans le dessein d'étouffer notre Université Montréalaise, pour n'avoir plus besoin de la soutenir — ce plan à la Ugolin, dévorant ses enfants pour leur conserver un père — n'était que trop près de réussir si des hommes de cœur n'avaient pris une résolution virile.

On peut être certain que cette démarche énergique portera ses fruits, non pas que nous puissions espérer une décision favorable de la part de l'Archevêque qui n'a jamais pu en prendre aucune, mais parce que tout le monde applaudira de voir l'élément laïque s'affirmer ainsi, proclamer ses droits et se déclarer prêt à remplir les obligations sociales et morales que négligent ou méprisent les classes dirigeantes dont l'accomplissement de ces devoirs est la seule raison d'être.

UNIVERSITAIRE.

Mgr IRELAND

L'Amérique possède un prélat d'une rare élévation de sentiments, d'une grande envergure politique et d'une haute tolérance.

Nous voulons parler de Mgr Ireland.

Ce novateur hardi qui, pareil à feu le cardinal Lavigerie, bouleversa lors de son passage la France catholique, et aplanit les voies qui ont amené la merveilleuse entente catholique républicaine, est détesté de nos castors canadiens ; cela se conçoit.

N'a-t-il pas eu l'audace de prêcher un sermon à St Paul de Baltimore, à l'occasion du jubilé de Son Eminence le Cardinal Gibbons, sur les "Rapports de l'Eglise avec les temps présents" ?

Eh oui, Mgr Ireland a osé s'élever contre le "commun," "contre le grand nombre," et dire que l'Eglise d'aujourd'hui ne devait plus compter sur la force numérique, mais bien sur le mérite de ses défenseurs, sur leur instruction, leur éducation et leur talent.

Là-dessus, la *Vérité* a dressé l'oreille.

Y pensez-vous ? la thèse du CANADA-REVUE soutenue par un évêque, bientôt un cardinal !

"Le monde, l'Eglise, aujourd'hui comme toujours, s'écria Mgr Ireland, plus aujourd'hui qu'en aucun autre temps, ont besoin d'hommes parmi les hommes, d'hommes qui voient plus loin que les autres. Ces hommes n'ont pas besoin d'être nombreux. Ils n'ont jamais été nombreux. Mais tout en étant le petit nombre, ils entraînent la multitude et sauvent l'humanité. Un seul homme, s'il a assez de grandeur d'âme et de fermeté, sauve tout un pays, sauve toute l'Eglise."

On comprend sans peine que cela ne peut pas convenir à des gens qui voient toute la puissance de l'Eglise dans le plus grand nombre possible d'ignorantes associations et congrégations bonnes à rôder les rues, les chapelles et les presbytères, en bredouillant des patenôtres inintelligentes et inintelligibles.

Aussi la *Vérité* reprend Mgr Ireland avec amertume, et s'écrie, avec l'accent convaincu d'un Veillot faisant l'éloge de la sanctifiante crasse romaine :

"Pour l'œuvre de Dieu, pour le salut des âmes, la sainteté vaut mieux que le talent. Beaucoup de

grands saints, de grands sauveurs de l'humanité étaient des hommes ordinaires sous le rapport du talent."

Parlez-moi de quelque chose qui raffermît la foi : c'est ça !

La rage ultramontaine ne s'attaque pas seulement à Mgr Ireland, elle va plus haut.

C'est le plus élevé dignitaire de l'Eglise catholique américaine, le grand pacificateur des classes souffrantes qu'il faut atteindre, le cardinal Gibbons.

Et la *Vérité* ne le manque pas.

"Eh quoi, dit-elle, vous parlez d'hommes supérieurs, mais ce cardinal même, dont le légat papal est venu fêter le glorieux anniversaire, nous le proclamons *commun*, et nous vous défendons de faire son éloge."

On parle comme cela dans les saintes feuilles, et les évêques canadiens ne disent rien.

Ils ont sans doute peur d'en attraper autant. Ecoutez donc Monsieur Tardivel lancer la boue à la face d'un cardinal :

Il n'y va pas de main morte, allez.

C'est par poignées qu'il vous envoie cela.

Lisez et jugez :

Ce qui est le plus piquant, c'est que Mgr le cardinal Gibbons ne sort certainement pas du "commun." C'est un bon évêque, mais un bon évêque tout à fait *ordinaire*, en talent, en vertu et en œuvres.

Entendez-vous bien ?

Ordinaire en talent.

Ordinaire en œuvres.

Ordinaire en VERTU.

Pas mal, n'est-ce pas, pour une feuille qui anathématise régulièrement ses confrères chaque semaine lorsqu'ils discutent les actes ou le caractère d'un mauvais petit vicaire licencieux ou débauché ?

Noblesse oblige.

La *Vérité* ne s'en prend qu'aux cardinaux.

L'autre semaine, c'était le cardinal Tasche-reau.

Cette semaine c'est le cardinal Gibbons.

A qui le tour ?

Mais nous ne sommes qu'au début de cette grande colère de M. Tardivel.

Monseigneur Ireland, après avoir développé

la première thèse que nous indiquons, a pris dans son sermon l'Église corps à corps, et a défini sa position.

D'abord, il affirme que le siècle actuel est "le plus grand dont l'histoire fasse mention. Il y a désaccord, continue-t-il, entre le siècle et l'Église. C'est la faute du siècle et c'est la faute de l'Église ; ou plutôt c'est la faute de ceux qui parlent au nom du siècle (spokesmen) et ceux qui parlent au nom de l'Église". Puis il s'applique à prouver que l'Église a "sa part de blâme" dans ce désaccord. Il dit :

Je ne crains pas d'affirmer que les hommes de l'Église, au cours du siècle qui touche à sa fin, ont été trop lents à comprendre le nouveau siècle et trop lents à lui tendre une main amicale.

Première fureur de la *Vérité* !

Y pensez-vous, l'Église tendre une main *amicale* !

Mais c'est un crime.

L'Église n'a-t-elle pas le pouvoir ? N'a-t-elle pas l'excommunication ? N'a-t-elle pas l'inquisition ?

Fi ! *amicale*, quel vilain mot !

Seuls, continue Mgr Ireland, les hommes comme Lacordaire ont compris et proclamé les devoirs de l'époque. Mais ces hommes furent abandonnés par leurs compagnons trop timides ; et les réactionnaires les accusèrent de libéralisme dangereux, de quasi hérésie, et ils durent garder le silence. Le grand nombre ne vit que les vices du siècle, ignorant ou niant ses bonnes et nobles tendances. Aux yeux de l'Église, le siècle devint le monde ténébreux contre lequel le Christ avait mis ses disciples en garde. On considérait comme désespérée la tâche de gagner le siècle à l'Évangile. C'était une tâche qui ne pouvait être accomplie que par quelque grand miracle du ciel, et, en attendant ce miracle, les ministres du Christ se retirèrent dans leurs quartiers d'hiver, dans les sacristies et les sanctuaires, où, entourés d'une bande d'âmes choisies, ils pouvaient se garder, eux et leurs amis, de la contagion universelle. Le siècle, abandonné à lui-même et à des guiles pernicieuses, s'éloigna chaque année de plus en plus de l'Église, parce que, délibérément, l'Église s'isolait ; et parce qu'il était même irrité par l'hostilité apparente de l'Église, il s'endurcit dans son esprit de sécularisation et apprit à mépriser et à haïr la religion. Ce déplorable état de choses existait plus dans certains pays que dans d'autres, mais il n'était entièrement absent nulle part. L'Église avait baissé son drapeau, son drapeau victorieux. C'était une erreur et un malheur. Le Christ avait dit, pour tous les siècles : "Allez et enseignez toutes les nations, etc."

Deuxième furie de M. Tardivel devant cette exécution en règle de tous les papes du siècle, et surtout de ce bon Pie IX, si cher aux castors.

Mais l'irritation ne connaît plus de bornes lorsque Mgr Ireland se lance dans cette magnifique évocation du rôle réparateur de Léon XIII :

Léon, je te salue, pontife de ton siècle, chef providentiel de l'Église dans cette grande crise de son histoire. Qu'il est vrai de dire que Dieu prend toujours soin de Son Église. Le moment paraissait suprême dans sa vie parmi les hommes. L'abîme entre elle et le siècle s'élargissait de plus en plus. Les gouvernements l'avaient mise de côté et lui faisaient la guerre. Les peuples n'avaient plus confiance en elle. Le mouvement intellectuel et social de l'humanité l'ignorait. Les catholiques ecclésiastiques et laïques, épouvantés et découragés, faisaient de leur isolement une règle, un dogme. Humainement parlant, l'horizon était sombre et chargé de terribles menaces. Maintenant, Léon prend le gouvernail. Aussitôt il aperçoit les éléments courroucés, les écueils, les récifs, et, sous sa main, la barque de l'Église prend une *nouvelle direction* et une allure plus rapide. Elle se lance par-dessus les plus hautes vagues, sans craindre leur fureur, *et bientôt elle atteint des mers calmes, où, triomphante, elle fend les eaux, reine sans égale.*

Ici la *Vérité* éjacule, c'est de la démence ; la bave et le venin coulent à pleines colonnes en trois longs ruisseaux.

Et pourtant, quelle sagesse profonde dans ces paroles, quelle large intuition du cœur humain !

Est-il possible de dépeindre en termes plus empoignants ce calfeutrage hermétique de l'Église au milieu du monde, cette procrastination qui en a écarté les jeunes esprits assoiffés de marche et de progrès ?

Peut-on indiquer, par un langage plus puissant et plus poétique à la fois, la bienfaisante évolution opérée sous la direction du Souverain Pontife actuel ?

A ceux qui nous accusent de tous les crimes religieux, qui nous imputent les motifs les plus infâmes et les plus odieux dans nos demandes de réformes, nous soumettons les vaillantes paroles de l'Évêque de St-Paul, et nous leur disons que nous avons le droit de choisir, que personne au monde n'a le droit de nous obliger à croupir dans des vieilleries affadissantes et

décourageantes lorsque cette même religion fournit des enseignements aussi vigoureux, aussi vivifiants.

Comme membres de l'Église Catholique nous avons le droit de choisir entre le flambeau et l'éteignoir, entre la *Vérité* et l'Évangile, entre les castors et Mgr Ireland.

Notre choix est tout fait.

Nous ne voulons ni de l'éteignoir, ni de la *Vérité*, ni des castors.

DUROC.

LE CLERGE CATHOLIQUE ET LA REVOLUTION FRANCAISE

La controverse soulevée dans la presse au sujet des Biens du Séminaire et de la trahison des Sulpiciens à la cause française, a remis en discussion les origines de la Révolution Française de 1789.

On s'est plu, au Canada, à perpétuer dans l'esprit du peuple cette idée que la Révolution Française était dirigée contre le clergé catholique.

C'est une grave erreur que relève en ces termes M. Clairin dans son livre sur le *Cléricalisme* :

Une calomnie souvent répétée prétend que la Révolution a aussi été dirigée contre le clergé *dès le principe* ; c'est un mensonge odieux que débitent les gens ignorants ou de mauvaise foi. L'abbé Guetté, dans son histoire de l'Église de France, raconte, d'après des documents dont nous avons vérifié l'exactitude, qu'après la prise de la Bastille, le 14 juillet, il y eut dans Paris des processions faites par les ouvriers du faubourg St Antoine en l'honneur de Sainte-Geneviève, sous le patronage de laquelle le peuple avait mis *et la capitale et sa demande de réforme*. Le sermon prêché ce jour-là par l'abbé Foucher avait pour épigraphe : *Vocati estis ad libertatem fratres*. Dans la fameuse nuit du 4 au 5 août, le bon clergé abandonna comme une partie de la noblesse tous ses privilèges, et si, dans la suite, des ecclésiastiques firent une opposition insensée à cet élan de générosité, ce furent les évêques ou leurs affidés, l'abbé Maury en tête. La haine contre le clergé ne commença que lorsque celui-ci trahit tous ses devoirs en suscitant la guerre civile à l'intérieur et en émigrant pour pousser l'étranger contre leur pays.

C'est le rôle qu'a joué ici St Sulpice, comme le prouvent tous les documents et l'aveu même de ses défenseurs.

Que le peuple français ait été appelé par les événements et par le besoin de sa subsistance à mettre la main sur les biens du clergé, tout le monde le sait, mais il ne manque pas d'écrivains catholiques qui trouvent eux-mêmes une excuse pour cet acte des révolutionnaires.

Il n'est pas sans intérêt de voir ce que les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, écrits pour anathématiser l'œuvre de la révolution, disent à ce sujet : le décret du 2 novembre 1789 qui se résume en cette phrase : "Les biens du clergé sont mis à la disposition de la nation," y est ainsi analysé :

Le mauvais usage que plusieurs ecclésiastiques faisaient de leurs revenus servait de prétexte à des plaintes dans lesquelles, comme il arrive souvent, on en voulait encore moins à l'abus qu'à la chose même.

Quelle fut la conséquence de cet état de choses, c'est que le mouvement fut spontané d'un bout à l'autre de la France.

Ce mouvement, dont l'expression concrète fut trouvée par Thouret dans sa réponse à M. de Boisgelin, répondait à la formule suivante :

Séparons, s'écria-t-il, l'intérêt de la religion de celui de ses ministres ; quand la religion les a envoyés dans la société, leur a-t-elle dit : allez, prospérez, acquérez ? — non. — Elle leur a dit : Prêchez ma morale et mes principes. Quand il a fallu assurer leur subsistance, elle a dit ce seul mot : Il est juste que le prêtre vive de l'autel. Et nous, nous avons dit par une version exacte de ce mot : il faut que le fonctionnaire vive de ses fonctions. On ne peut pas dire que la propriété appartient au clergé : elle appartient au service qui se fait dans les églises. Ce service est un service public : à qui appartient le service public ? — A la nation.

Mais, comme on le sait, le clergé attaque la Révolution sur des questions incidentes en cherchant à masquer la vraie question qui lui tient tant au cœur, — la perte de ses biens.

Il faut donc le suivre dans ses faux-fuyants.

Un des grands reproches fait aux hommes de la Révolution est le décret du 13 février 1790, qui supprima les vœux monastiques et dispersa les congrégations, mais n'a-t-on pas vu un Laroche Rochefoucau dire dans cette mémorable séance :

L'assemblée qui a proclamé la déclaration des droits de l'homme ne peut pas laisser subsister les vœux monastiques, parce que nul homme n'a le droit d'aliéner sa volonté.

Il ne faudrait pas se figurer que cette décision provoqua la colère et l'indignation auxquelles on veut aujourd'hui nous faire croire.

C'est qu'au contraire la chose fut très bien prise, trop bien prise peut-être par un grand nombre.

L'auteur des mémoires cités plus haut ne peut s'empêcher de pousser un cri d'horreur au sujet de l'annulation des vœux :

"*Beaucoup* de moines, dit-il, déjà séduits par les "attraits du monde, se hâtèrent de rompre leurs "liens. On les vit avec ardeur se jeter hors des "cloîtres et garnir le nouveau clergé que l'assemblée "allait former. D'autres se précipitèrent dans des "voies plus déplorables, et figurèrent dans les excès "de la Révolution."

Voilà l'origine du mal qui déchaîna la guerre civile, mal qui, il faut l'avouer, fut encore compliqué par l'assermentation des prêtres. Cette mesure n'était pas demandée par le peuple, mais fut l'œuvre des membres ecclésiastiques du parti révolutionnaire.

L'idée primordiale de la Révolution était aussi populaire dans le clergé que dans le peuple.

L'histoire le prouve, et où peut-on en trouver une preuve plus concluante que la suivante :

Pendant que l'on cherchait à Rome à enrayer la Révolution par les intrigues et les subterfuges, l'évêque, qui devait plus tard être Pie VII, faisait entendre à ses fidèles étonnés ces majestueuses paroles dans un sermon prononcé le jour de Noël 1797, et portant comme titre : *Homélie du citoyen cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, au VI de la Liberté* :

"Entendue dans son droit sens, dit-il, l'Egalité est celle qui se fonde sur l'harmonie, lorsque chacun exerce dans la société une influence proportionnée à ses facultés matérielles et morales, et y puise ce qui peut contribuer à son bien-être... Que la religion catholique soit toujours le plus précieux objet de votre amour, mais ne croyez pas qu'elle s'oppose à la forme démocratique du gouvernement. Vous pouvez en cet état rester unis à Dieu ; vous pouvez par vos vertus contribuer à la gloire de la République et des pouvoirs qu'elle a établis... Oui, mes chers frères, soyez bons chrétiens, vous serez excellents républicains."

On est en droit de dire que si le clergé a souffert sous la Révolution, la faute en est à lui.

Suivant un mot de l'évêque de Narbonne : "Nous nous sommes conduits comme des gentilshommes, car, pour de la conviction, il n'y en avait chez aucun de nous ;" le clergé catholique français voulut jouer au grand seigneur, il voulut émigrer et refuser le serment, puis il se lança dans les aventures et souleva la Vendée. C'est plus que n'en pouvait supporter le peuple qui, d'indifférent et même sympathique qu'il était au début, devint féroce lorsqu'il se vit nargué et trahi.

Avant de médire de la Révolution qui l'a empêché de tomber d'affaissement dans l'inaction et le vice, le clergé catholique devrait avoir un mot de justice pour ce grand mouvement populaire qui lui a donné une nouvelle vie.

En racontant cette époque, le cardinal Bausset, un des champions les plus obstinés du clergé réfractaire, écrivait en faisant un retour de conscience :

"L'aveu si général et si involontaire qui échappe "à ceux mêmes (les ecclésiastiques) qui ont le plus "souffert : qu'on a mérité ses malheurs, qu'on a été "injuste, qu'on a été entraîné au murmure et à la "révolte par caprice, par amour-propre, par légèreté, "par esprit de mode, cet aveu seul dénote la justice "de la Providence, qui a voulu étendre sa vengeance "sur tous, parce que tous ont été plus ou moins "coupables."

Traduction libre :

"Si nous ne nous étions pas opposés, systématiquement, aux justes réformes de la révolution par "caprice, par amour-propre, par légèreté, par esprit de "mode, si nous avions obéi à la constitution, si nous "n'avions pas fomenté des troubles par toute la "France, nous n'aurions pas souffert sous la Con- "vention."

Voilà la vérité. Nous la prenons chez des autorités dont la *Minerve* ne pourra nier la compétence.

FRANCE.

L'EXPOSITION SCOLAIRE

On fait grand bruit des succès remportés par l'Exposition Scolaire du Canada à Chicago. .

Il paraît qu'on en fera encore beaucoup plus avant peu de temps.

Mais n'anticipons pas.

A part le discours de M. Chapais, le père des collèges classiques de la province et le contempteur de Paul Bourget, les deux seules mentions officielles que nous ayons de l'Exposition se trouvent au *Rapport du Surintendant de l'Instruction Publique*.

Voici d'abord ce que dit l'hon. Gédéon Ouimet :

L'EXPOSITION SCOLAIRE.

Les résultats obtenus par notre exposition scolaire à Chicago prouvent, mieux que toutes les considérations dans lesquelles je pourrais entrer sur ce sujet, que notre système scolaire est loin d'être aussi défectueux qu'on se plaît à le dire dans certains quartiers.

Notre surintendant n'est certainement pas un de ceux qui voient tout en rose et qui se figurent que le monde nous envie notre système d'éducation.

Il reconnaît qu'il y a des défauts, c'est déjà quelque chose : c'est une perspective.

Et, je me plais à le reconnaître, *les louanges flatteuses* qu'en ont faites des organes importants de la presse canadienne et étrangère *sont dues*, pour une bonne part, à *l'initiative intelligente* de M. le chanoine Bruchési que le gouvernement avait chargé de l'organisation de ce département important.

Nous ignorons si M. Ouimet a voulu jouer un mauvais tour à M. Bruchési, mais, dans tous les cas, il a magistralement réussi.

Dire que les *louanges flatteuses* des journaux américains sont dues à *l'initiative* du chanoine Bruchési, c'est insinuer assez bien qu'elles étaient loin d'être spontanées.

Il circule à ce sujet de si curieuses histoires que l'on peut promettre des sensations à courte échéance.

On parle de certain dossier qui se prépare.

Qui vivra, verra.

L'abbé Verreault, dans son rapport sur l'École Normale, n'est guère plus tendre pour le chanoine Bruchési, qui a fait évidemment bien des jaloux :

Il est fâcheux pour nous que les circonstances n'aient pas permis au Conseil de l'Instruction Publique d'envoyer à Chicago *une personne compétente* étudier l'exposition scolaire. Il y avait à faire des observations nombreuses qui auraient pu profiter à

tous ceux qui enseignent, comme à ceux qui, sans enseigner, aiment à suivre le mouvement intellectuel dans les différents pays.

Eh bien, et monsieur Bruchési, donc ?

L'abbé Verreault ajoute à ce reproche les observations suivantes, qui sont les plus franches tombées encore d'une plume ecclésiastique :

Pour l'éducation religieuse, nous n'avons rien à emprunter ailleurs : dans l'éducation de famille nous avons bien des réformes à opérer ; nous pouvons les opérer sans nous occuper de ce qui se passe chez nos voisins ; mais il n'en est pas ainsi de l'Instruction. Il faut voir comment l'enseignement est entendu ailleurs : il faut étudier les systèmes et les méthodes qui paraissent donner les meilleurs résultats. Notre position politique nous oblige à nous mettre au courant de ce qui se fait dans les autres provinces de la Confédération, dans les Etats-Unis et dans les autres pays.

Voilà des paroles sensées.

Nous reviendrons sur l'Exposition Scolaire.

FURETEUR.

L'EMANCIPATEUR DE L'HUMANITE

Le livre du Rév. père Lacasse a fait son petit bruit dans le monde. Il a soulevé un *tolle* bruyant parmi les gens de goût et les esprits impartiaux, et n'a été savouré que par quelques vieilles dévotes, riant sous leurs cornettes à la façon des sorcières.

J'ignore ce que l'on en pense à l'archevêché, mais je doute fort que les personnages remarquables qui dirigent le diocèse soient enchantés du défi au bon sens porté par le père Lacasse avec sa quatrième *Mine*.

A présent que les colères et les indignations légitimes soulevées par l'apparition de ce petit libelle imbécile commencent à s'apaiser, nous allons discuter l'exactitude des affirmations du père Lacasse, qui prétend, dans tous ses ouvrages, que le clergé est l'appui et le soutien des pauvres et des faibles, qu'il est l'émancipateur du monde, le dispensateur désintéressé des biens terrestres et célestes.

Le père Lacasse prétend que le clergé peut seul donner la paix au monde et la liberté aux peuples. C'est ce que nous allons examiner impartialement. Mais avant, nous croyons utile de répéter que nous ne voulons pas l'amointrissement spirituel du prêtre, mais seulement l'abolition de ses privilèges temporels qui pèsent trop lourdement sur nous et nous réduisent au servage.

Tant pis si notre démonstration attire sur la tête

du père Lacasse le ressentiment de tout le clergé qu'il a si imprudemment exposé à notre juste vindicte.

Je ne vais m'appuyer que sur l'autorité des pères de l'Eglise, des Conciles et des théologiens, pour prouver d'abord comment la liberté des peuples et des individus a toujours été comprise par le clergé.

Sans remonter aux Saintes Ecritures qui ont consacré l'esclavage, je commencerai par une citation de Saint Paul, qui a dit :

"Les esclaves doivent être soumis à leurs maîtres, car il n'y a pas de puissance qui ne vienne de Dieu. — Chacun doit rester dans la condition où il se trouve. Etes-vous esclave ? n'essayez pas, le pouvant, de briser votre esclavage." (1)

Ceci n'est nullement en contradiction avec les prétentions du clergé moderne, et donne de la valeur à l'opinion d'un père de l'Eglise, qui soutient que "l'esclavage doit être maintenu, car il est une des lois essentielles des sociétés." (2)

L'évêque d'Hippone, contemporain de Saint Basile, n'est pas moins affirmatif. "Le christianisme n'est point venu, dit-il, pour affranchir les esclaves, mais pour les rendre plus soumis même aux maîtres les plus iniques. Combien les riches ne sont-ils pas redevables à Jésus-Christ qui a mis le bon ordre dans leurs maisons ! La disposition biblique limitant à six ans (3) la durée de la servitude pour l'esclavage hébreu ne s'applique pas à l'esclavage chrétien." (4)

L'autorité des canons accordait aux évêques la possession des petites cases et des petits esclaves, et leur interdisait de les vendre ou de les aliéner. (5)

Un autre concile, celui d'Orange, tenu en l'an 541, a décidé qu'il n'y avait "aucune prescription contre la servitude. Les prêtres doivent ramener et maintenir dans l'esclavage tout descendant de race servile, en quelque lieu et en quelque condition nouvelle qu'il se trouve, même après un long espace de temps."

On voit que l'opinion de ces saints personnages s'éloigne sensiblement de la fraternité pour laquelle l'Homme-Dieu est monté au calvaire.

Je ne cite que pour mémoire une décision analogue du concile de Narbonne, en 589, et j'emprunte quelques lignes à l'illustre fondateur du rit grégorien :

"J'envoie mon notaire Boniface dans l'île de Sardaigne pour y acheter des esclaves destinés au service de la paroisse ou du diocèse ; je vous prie de lui

donner votre concours pour qu'il puisse trouver et acheter ces esclaves à bon prix." (6)

Le quatrième concile de Latran, en 1179, ordonne à "ceux qui s'empareront des Albigeois de les réduire en esclavage."

Le 21 août 1535, le pape Paul III fulmina une bulle d'excommunication contre Henri VIII d'Angleterre. Dans cette bulle il est dit : "Ceux qui ne se soumettent pas aux décrets du souverain pontife deviendront les esclaves de ceux qui s'empareront de ces insoumis."

Il n'y a pas deux siècles, en 1696, le chef incontesté des évêques de France écrivait : "Condamner l'esclavage, ce serait non-seulement condamner le droit des gens, là où la servitude est admise, mais encore condamner le Saint-Esprit, qui, par la bouche de Saint Paul, ordonne aux esclaves de demeurer dans leur état, et n'oblige pas les maîtres à les affranchir." (7)

Un saint prélat, dont les ouvrages sont adoptés dans tous les bons séminaires, Monseigneur J. B. Bouvier, sacré évêque du Mans (France) en 1834, a justifié l'esclavage, et déclaré que "l'esclave qui prend la fuite est condamnable," et que, "même la traite des noirs n'est réprochée ni par l'humanité, ni par la RELIGION CATHOLIQUE, ni par l'équité naturelle." (8)

Ne voyons-nous pas, de nos jours, la nation la plus catholique du monde, celle qui a enfanté Dominique, Loyola et Torquemada, la nation dont le souvenir est inséparable de celui de l'Inquisition, maintenir l'esclavage dans ses colonies ?

J'ai lu dans un journal des Antilles espagnoles, en 1878, des annonces d'achat et de vente d'esclaves, véritablement monstrueuses.

Voici la traduction fidèle de deux de ces annonces : (9)

"A vendre : Une petite mulâtresse de six ans, blanche, de quatrième croisement, ayant des principes de couture, très agile pour tout, propre à être donnée en cadeau. S'adresser rue de Cuba, No. 106."

"A vendre : Une négresse, blanchisseuse, avec son fils âgé de six ans, OU SANS SON FILS....."

Ces exemples suffisent-ils pour justifier notre résistance ?

Grâce aux efforts gigantesques et constants des penseurs qui travaillent à l'affranchissement de leurs frères, le clergé ne nous tient plus que dans un esclavage moral ; mais c'est encore trop, et cela est incompatible avec la dignité de l'homme et avec son libre arbitre.

(1) *Épît. aux Romains*, Chap. XIII, v. 1. — *Épît. aux Corinthiens*, VII, 20 et 21.

(2) Saint Basile, *Homélies, Epistole*.

(3) On lit dans l'*Exode*, chap. XXI, v. 2 : "Si tu achètes un esclave hébreu, il servira six années ; mais la septième, il sortira libre, sans rien payer."

(4) Saint Augustin, *Enarratio in Psalmum XXIV. — Quæstiones in Exodus*.

(5) Concile d'Agde, An 506.

(6) Saint Grégoire le Grand, *Lettre à Vital*. An 602.

(7) Bossuet, *l'Érétisme aux protestants*.

(8) *Institutions philosophiques*.

(9) Cette traduction est due à un espagnol portant un nom illustre, professeur de cristallographie dans une grande faculté allemande.

La divine doctrine de Jésus-Christ ne s'accommode pas de l'esclavage. Dieu a voulu des adorateurs libres puisqu'il a envoyé son fils à la mort pour briser toutes nos chaînes. Et n'est-il pas étrange de voir ceux qui nous enseignent la mission de Jésus ici-bas réclamer pour eux l'horrible privilège qu'il est venu détruire ?

Assez de ces farces sinistres ! Assez de cette honteuse exploitation ! Assez de ces mensonges effrontés !

Que le père Lacasse soutienne que le clergé est tout amour pour le pauvre peuple ; que le clergé pratique le mépris des richesses, selon la prescription du Sauveur du monde ; que le clergé ne veut que l'instruction des masses ; que le clergé aspire à la perfection intellectuelle de ses entreteneurs, il est dans son rôle. Mais nous sommes dans le nôtre de crier aux infortunés qu'il exploite avec tant d'impudence : Prenez garde ! ce n'est pas vers le christianisme que l'on vous mène, c'est vers le crétinisme.

LUPUS.

POUR JEANNE D'ARC

Dès le début de la procédure commencée, en cour de Rome, au sujet de la canonisation de Jeanne d'Arc, un prélat fit observer que cet acte d'éclatante réparation, si légitime qu'il fût, pourrait froisser les susceptibilités de l'Angleterre. "C'est faire injure aux Anglais, disait-il, que de désigner officiellement à la vénération des fidèles la femme qui fut le fléau de leur nation, et qui fait songer à tant de hontes accumulées sur eux par sa captivité et par sa mort."

Or, comme le rappelait récemment, et avec juste raison, M. Joseph Fabre, les archevêques et évêques catholiques de l'Angleterre, consultés sur ce point, ont rassuré le Saint-Siège et déclaré que la canonisation de Jeanne d'Arc serait bien vue dans leur pays. A Domrémy, les régistes présentés aux visiteurs sont remplis de témoignages d'admiration écrits par des voyageurs anglais, dont quelques-uns ont voulu contribuer à effacer les discordes d'autrefois, en laissant au village natal de la Pucelle des marques touchantes et précieuses de leur générosité. Il y a quelque temps, à Rouen, des dames anglaises s'associaient à la commémoration expiatoire du supplice de Jeanne d'Arc, et apportaient, au pied de sa statue, une couronne avec cette inscription : "Hommage des femmes d'Angleterre à la grande Française." En ce moment même, lord Ronald Gower publie à Londres une *Vie de Jeanne d'Arc*, qui est l'éloquent commentaire de cette parole célèbre de Shakespeare : "C'est Jeanne la Pucelle qui sera la sainte de la France."

Il serait honteux, pour notre renom de patriotisme et de bon sens, que le culte de notre héroïne nationale, devenue par ses miraculeuses vertus un sujet d'admiration et de fierté pour l'humanité tout entière,

fût suivi chez les étrangers plus fidèlement que chez nous. On est étonné parfois de voir que les néomoralistes, néo-mystiques et néo-sorciers, ceux qui nous recommandent, avec des mines attendries ou agressives, le "pourchas du surnaturel" et la "quête du Graal," ne parlent jamais de la bonne Lorraine qui n'a pas attendu leur venue et leurs prêches pour savoir qu'il faut vivre non pour soi, mais pour un idéal, pour des tâches difficiles et efficaces. Ils craignent sans doute qu'on ne les accuse de patriotisme "vieux jeu," et comme ces messieurs sont toujours aux aguets pour savoir quelle est la dernière mode, ils aiment mieux nous parler des petits oiseaux auxquels François d'Assise donnait la becquée, et de ce pauvre Wagner qui méritait, par son génie, de n'être point débité en détail, dans les boutiques où l'on vend pêle-mêle des gauloiseries et des moralités.

Tant mieux, après tout. Il serait dommage que cette mémoire si pure fût célébrée par des boniments, et que cette âme héroïque et charmante, très simple et très bonne, fut livrée à d'indécentes rhétoriques : laissons à la piété naïve des foules la sainte fille, la "pauvre bergerette," dont Michelet a dit : "La Vierge secourable des batailles que les chevaliers appelaient, attendaient d'en haut, elle fut ici-bas... En qui ? c'est la merveille. Dans ce qu'on méprisait, dans ce qui semblait le plus humble, dans une enfant, dans la jeune fille des campagnes, du pauvre peuple de France..."

Les habitants d'Orléans continueront, malgré les indignations de la *Lanterne*, à se souvenir de leur libératrice. Et voici que la ville de Chinon a élevé une statue à celle qui vient dire à Charles, malgré l'ironie et la mauvaise humeur des capitaines, vaincus et grognons : "Gentil Dauphin, j'ai nom Jehanne la Pucelle. Le Roi des cieux vous mande par moi que vous serez sacré et couronné en la ville de Reims, et vous serez lieutenant du Roi des cieux, qui est roi de France."

Son image apparaît sur le chemin même où elle passa, dans son armure blanche et sur son beau cheval noir, ayant au côté l'épée de sainte Catherine, et dans la main droite, l'étendard blanc fleur-delisé, avec l'image de Dieu le Père, et de deux anges.

Un sculpteur de grand talent, M. Roulleau, dont la dévotion pour Jeanne d'Arc est déjà ancienne, songeait depuis longtemps à la représenter, non pas, comme l'ont fait beaucoup de statuaires ou de peintres, dans l'attitude de l'extase et de la prière, mais au fort de l'action, au milieu de mêlées où sa vaillance l'entraînait. Il ne faut pas oublier, en effet, que ce génie, fait d'exaltation et de sens pratique, ne s'attardait pas aux oraisons et aux discours quand il fallait donner l'exemple de l'action. Elle entraînait cavaliers et fantassins par sa belle façon toute française d'aller en tête, l'étendard flottant, l'épée haute. Michelet, dont il faut lire et relire l'admirable récit, a très bien noté ce point : "Elle eut la douceur des anciens martyrs, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient doux et purs qu'en fuyant l'action, en s'épargnant la lutte et l'épreuve du monde. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte."

On sait ce qu'elle répondit aux questions de ses juges :

— Les gens d'armes ne se faisaient-ils pas des étendards à la ressemblance du vôtre ? Ne les renouvelaient-ils pas ?

— Oui, quand la lance en était rompue.

— N'avez-vous pas dit que ces étendards leur portaient bonheur ?

— Non, je disais seulement : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même.

On pourrait inscrire cette dernière phrase sur le socle de la très belle statue équestre, à laquelle M. Roulleau a travaillé, pendant plusieurs années, avec cette application pieuse qui seule peut donner au bronze une âme vivante. Mieux que tous les commentaires, elle expliquerait la fougue du cheval lancé à toutes brides, et l'intrépidité sereine de la jeune fille, calme dans la bataille furieuse, parce qu'elle voit, au-delà des carnages, des incendies et des larmes, la France ressuscitée, la France qui ne doit pas périr, parce que des desseins providentiels lui assignent une divine mission.

On raconte que, lorsqu'elle entra dans la ville d'Orléans, le soir du 29 avril 1429, les gens la regardaient, "comme s'ils vissent Dieu passer." Elle-même n'a-t-elle pas dit : "Les pauvres gens venaient volontiers à moi, parce que je ne leur faisais point de déplaisir ; je les soutenais et défendais selon mon pouvoir" ?

En la retrouvant sur les places publiques de France, à Paris, à Orléans, à Chinon, à la frontière des Vosges, les bonnes gens de notre pays, ceux qui sentent confusément la "grand'pitié" qui afflige encore le vieux "royaume de France" iront à elle comme à un secours attendu. Sans doute, ils entendront parler, en eux, cet instinct divin qui veut que l'égoïsme vulgaire soit vaincu par le dévouement aux idées éternelles, et qui peut-être suscitera, pour réveiller et rajeunir notre patrie, un nouveau miracle de sacrifice et d'amour.

GASTON-DESCHAMPS.

Lundi soir, à la Salle du Parlement école, 1511 rue Notre-Dame, M. Arthur Buies donnera une conférence à Montréal.

Le sujet de cette conférence est "Mon temps de jeunesse à Montréal, de 1864 à 1868."

Pour quiconque connaît Buies, ce programme promet une soirée des plus intéressantes.

M. A. Buies, en effet, a des relations si étendues, des connaissances si diverses, il a été mêlé à des événements si importants, qu'un récit fait par lui de l'époque la plus ardente de sa jeunesse ne peut qu'exciter la curiosité de tout ce que Montréal compte d'intelligence.

Les abonnés du CANADA-REVUE seront là en grand nombre.

Si nous osions, nous demanderions à notre Ordinaire d'épurer les "Contes d'Armand Sylvestre," afin de nous permettre de les publier sans danger pour les mœurs. Mais voilà, nous n'osons pas.

BEAUX-ARTS

A L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS
DU CANADA

(Suite)

IV

Une erreur typographique m'a fait mutiler, la semaine dernière, le nom de l'auteur de l'*Excommunication au XIIIe siècle*, M. Scherrer, que j'ai écrit Sherrer.

L'erreur ne serait pas bien grave si le nom de Scherrer n'avait des droits glorieux.

Il appartient, en effet, à une famille alsacienne, qui, après la guerre franco-prussienne, renonça à sa fortune et abandonna le sol natal plutôt que de servir l'Allemagne.

Un tel nom, et si honorablement porté, ne doit jamais être tronqué, car c'est un titre de noblesse.

Je veux parler aujourd'hui du tableau de M. Delorme, *Le Forgeron*, exposé sous le No 88 et estimé \$3,500.

M. Delorme est un spécialiste. Il excelle dans les effets lumineux et se joue des difficultés. Qu'il emploie la lumière solaire ou la lumière artificielle, il force l'admiration des connaisseurs aussi bien que celle des profanes.

Dans son *Forgeron*, il a mis en opposition la lumière du soleil avec la lumière de la forge, et ces deux effets combinés décuplent le mérite de son tableau.

Nous sommes dans une forge de village, en France. Le forgeron a les bras nus, le col de sa chemise entr'ouvert, la partie inférieure du corps protégée par le classique tablier de cuir. Sa musculature brachiale accuse la force et l'habitude du travail. La tête, énergique, intelligente, est ornée d'une barbe grisonnante et touffue, plantée en éventail. Il a l'œil attentif à sa besogne ; sa main gauche tire le scufflet qui active la flamme du fourneau, et sa droite manie dans cette flamme la pince qui doit saisir la pièce incandescente.

Tout cela est rendu avec une vérité qui fait impression sur le spectateur.

Placé devant sa forge, le forgeron reçoit en plein le reflet de la flamme ardente d'où jaillissent mille étincelles. Sa face, sa poitrine et ses bras sont baignés dans la lumière intense qui rayonne du foyer. Cet effet est rendu avec une telle science que l'on s'arrache difficilement à sa contemplation.

Un artiste moins habile que M. Delorme aurait traité ce sujet en plongeant la forge dans une obscurité presque complète et se serait borné à illuminer l'ouvrier avec plus ou moins de bonheur. M. Delorme a recherché la difficulté, et il en a triomphé.

Tandis que le côté droit du tableau est rougi par le feu de la forge et que toutes les parties brillantes des outils et de la ferraille en accrochent un reflet vif ou atténué, la partie gauche reçoit sa lumière du soleil qui pénètre librement dans l'atelier, par une large baie

vitrée, plaquant ça et là des taches d'or sur le sol et sur l'établi. La porte, entr'ouverte, laisse passer une ondée lumineuse qui éclaire doucement le fond du tableau et laisse voir un rai lumineux au bas du chambranle.

Ces deux effets différents, dûs l'un à la flamme et l'autre au soleil, constituent un tour de force des plus remarquables.

Mais le mérite du tableau ne se borne pas à ces effets. La perspective et la mise en place des objets, si difficiles à obtenir dans un semblable tableau, sont de tous points irréprochables. Le dessin est fort soigné et les détails sont relevés avec une exactitude et une minutie qui vous tiennent une demi-heure devant cette toile avant d'avoir aperçu tout ce qu'elle expose.

Rien n'est négligé. La corne de l'enclume a le brillant que donne l'usage; la ferraille à reforcer laisse voir les squammes que la rouille a soulevées; le billot de l'enclume, toujours solide cependant, s'est fendu sous les coups répétés du vigoureux forgeron; les pavés du sol absorbent dans leurs interstices toutes les parcelles de métal qui volent, étincelantes, sous le dur marteau du frappeur.

Tout est exact, tout est vrai, même aux yeux de celui qui n'a jamais pénétré dans une forge. Il y a une telle harmonie dans ce désordre d'un atelier en travail, que l'on sent que rien ne manque et qu'il n'y a rien de trop. L'artiste a poussé le scrupule dans la vérité jusqu'à représenter les toiles d'araignées qui prospèrent dans l'encadrement de la baie vitrée d'où la forge tire son jour.

Cette œuvre ne doit pas être rangée parmi les tableaux à effet qu'un caprice d'artiste enfante. C'est une toile vigoureuse en même temps qu'un document.

Les artistes sévères, ou les amateurs éclairés plus sévères encore, dédaignent généralement les scènes de ce genre. Mais je dois noter que les uns et les autres ont fait une exception en faveur du *Forgeron* de M. Delorme, et que, à Paris comme à Montréal, il est classé parmi les œuvres artistiques qui font honneur à leurs auteurs.

LUPUS.

LES MANIEURS D'ARGENT

De tout temps il y a eu des gens qui cherchaient à tirer le meilleur parti possible de leur travail ou de leur intelligence. De tout temps aussi il y a eu des gens qui, ayant de l'argent, en avançaient à ceux qui en manquaient, moyennant une forte commission. Cela jadis fut très mal noté, et tout le moyen âge condamna cette pratique. Il la flétrissait du nom d'usure — et la réservait aux juifs. Ce qui fit que le moyen âge ne fut pas un âge d'argent, mais ce fut un âge d'honneur et de chevalerie. Ceci peut-être vaut bien cela.

Les traitants avançaient au roi sur le produit présumé des impôts futurs l'argent dont le roi avait

besoin. En revanche, le roi leur abandonnait le produit des impôts. Cela s'appelait les fermes. En bons fermiers, les traitants tâchaient de payer au roi le moins possible et de tirer de l'impôt le plus possible. Les recors en conséquence n'étaient pas doux au pauvre monde, et le roi n'y pouvait rien. Plus le roi avait besoin d'argent, plus les circonstances étaient graves pour le pays, plus les traitants se tenaient fiers et portaient haut leurs prétentions. Les malheurs publics les enrichissaient. Ennemis du peuple, ennemis du roi, ennemis de la France, amis de leur bourse. De leur bourse et aussi de leur vanité. Ils n'avaient de cesse qu'ils ne fussent anoblis, et Louis XIV dut faire des mamours au gros juif Samuel pour obtenir les avances nécessaires à la solde des troupes qui devaient sauver la France à Denain. Cela dut coûter à Louis XIV, mais il aima mieux payer de son sourire que des pauvres liards amassés péniblement par son peuple. Ce fut vraiment un trait d'héroïsme.

Aujourd'hui les traitants s'y prennent d'autre façon. Ils se syndiquent et se coalisent pour faire réussir telle entreprise, pour faire avorter telle autre. S'il leur plaît, tel emprunt d'Etat sera classé, et il ne sera pas souscrit si cela ne leur plaît pas. Toute entreprise qui veut réussir doit commencer par arroser fortement les syndicats. Ils perdront au besoin dans une spéculation pour qu'il soit bien établi que nul ne saurait se passer d'eux sans avoir les reins cassés. Il en coûte pour se les concilier, mais on ne peut rien faire sans eux.

Toute grande affaire qui se négocie doit payer à la haute finance le don de joyeux avènement. Elle a établi des barrages à toutes les issues par où l'argent peut venir. Elle n'ouvre les écluses qu'à bon escient. Les spéculateurs sont les maîtres du marché, les maîtres de la bourse, les maîtres du ventre, les arbitres de la guerre et de la paix, les maîtres de tout. C'est l'internationalisme financier qui est peut-être à l'heure présente la meilleure garantie de la paix. S'il venait à y avoir une bonne crise du marché telle que la guerre fût nécessaire pour remplir de nouveau les coffres et redorer les jeunes blasons des baronnies, nous aurions la guerre demain.

Au-dessus et en dehors du producteur, de l'intermédiaire obligé et du consommateur s'est élevé un puissant vampire, le spéculateur. Il détient l'argent et le crédit, ces deux instruments indispensables de la vie moderne. Il n'achète que bon marché, ce qui affame le producteur. Il ne revend que cher, ce qui fait souffrir le consommateur. C'est lui qui accapare le commerce des blés, et c'est à son profit que les droits de douane s'abaissent sans que s'abaisse le prix du pain. C'est lui qui accapare les mines de cuivre pour faire hausser les prix au-dessus de toute raison. Cette fois il s'est trompé, il avait compté sans les vieux chaudrons.

Le manieur d'argent n'a ni religion ni patrie. Il ne connaît que son coffre-fort. Souvent il est juif, il a gardé l'héritage des mains avides et du nez crochu, souvent aussi il a été baptisé; juif ou chrétien, il s'appelle Schylock. Il vendrait son père pour un

report, céderait sa femme pour éviter un déport, et vendrait pour un louis son âme à laquelle il ne croit pas.

C'est lui qui par ses façons de faire a faussé toute la conscience publique. Quand il a voulu des croix il a fait valoir ses titres industriels enveloppant ses pétitions aux ministres ou à l'Élysée dans les papiers bleus de la Banque. On ne lui a pas toujours renvoyé ces papiers bleus, et le chevalier d'industrie a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Quand il a eu besoin d'une mesure législative, il est allé trouver les Roumestan ou les Rabagas et leur a demandé leur prix. Nul n'oserait dire que partout et toujours il a été éconduit. Il a été un moment où on eut dit qu'une immense jarre arrosait de son vin fumeux la France entière.

Puis les porte-plumes affamés ou n'ayant plus de besoins que les ressources ont réclamé leur part du vin généreux. Chacun a ramassé son petit dossier. On a menacé le manieur d'argent de dévoiler ses manigances et de débiter le truc de "sa bedide gommerce." On a vu des campagnes bruyantes commencer dans la presse contre tel ou tel grand établissement de Crédit, contre telle ou telle compagnie de chemin de fer. Puis tout d'un coup la campagne s'arrêtait, la bouche éloquente qui la menait était occupée à boire.

Plus habiles et plus forts, d'autres ne consentaient à prêter à des affaires le concours de leur publicité qu'à la condition de subir un arrosage doré tel que Jupiter en personne n'aurait pu en fournir un pareil à la même blonde Danaé.

La manne, la bonne manne est tombée sur ces puissants d'autant plus puissants qu'ils ont moins de scrupules. Demandez à la Banque de France ou au Crédit foncier — si vous pouvez obtenir ce renseignement — à combien s'élèvent les mensualités payées aux journaux forbans, qui tantôt les conspuent et tantôt les vantent avec la même outrance, et comparez-les aux mensualités versées aux journaux honnêtes; si vous vous étonnez, ces établissements de crédit vous répondront: "Il est inutile de faire des faveurs aux gens honnêtes, leur conscience nous répond d'eux. Pour les autres il en va tout autrement."

Ainsi vient au cœur la tentation d'abuser de sa puissance. Émile de Girardin disait de Théophile Gautier qui se plaignait d'être peu payé: "L'imbécile! Je lui ai donné le feuilleton des théâtres et il ne sait pas se faire ses vingt mille francs par mois!" Ce qui laisserait supposer qu'il y a eu des critiques dramatiques qui savaient exploiter les jugements de leur plume. Et on soupçonne aussi parmi les critiques littéraires et parmi les critiques d'art qu'il y en a qui mettraient volontiers les auteurs, les libraires, les peintres et les sculpteurs en coupe réglée.

Mais tout cela ne mène pas loin. La seule vache à lait féconde est la caisse du manieur d'argent. Elle est inépuisable, toujours pleine et toujours ouverte; c'est le travail Français, c'est le patient, c'est l'infatigable Gogo qui l'alimente.

JEAN LACOSTE.

LE CHEF-D'OEUVRE DE DIEU

Le jeune poète Jean Rameau ayant dit avec beaucoup de succès dans plusieurs salons, tout dernièrement, les vers suivants, nous nous empressons de les donner, persuadé d'être agréable à nos lecteurs :

Quand il eut tout créé, cieux clairs, oiseaux siffleurs,
Arbres chantants, soleils ravis, dolentes on les ;
Quand, du bout de son doigt, il eut brodé les fleurs,
Et, du bout de son pied, donné le branle aux mondes,

Dieu fit l'homme. Et, voulant lui montrer l'univers,
Il prit sa sîele main dans sa main grandiose,
Puis l'emmena, par les champs bionds, par les bois verts,
Comme un grand-aïeul doux menant un enfant rose.

Or, l'homme vit soudain, dans le matin joyeux,
Des roses au calice étincelant de gouttes,
Oh ! si chères au cœur et si belles aux yeux
Qu'on eût voulu mourir en les embrassant toutes !

" Oh ! comme c'est joli ! " dit-il, joignant les mains.
Et, tombant à genoux, comme un enfant qui n'ose,
L'homme, pour s'embaumer le long des noirs chemins,
Mit ses doigts dans les fleurs et cueillit une rose.

Puis Dieu l'emmena, loin, parmi des monts géants
Et lui montra la neige à leurs pics fantastiques
Si blanche, que les yeux se dilataient, béants,
Comme ivres de lumière et de splendeurs mystiques !

" O ! ! comme c'est joli ! " dit l'homme radieux.
Et, voyant s'écrouler une lourde avalanche,
Pour s'égayer en route et se charmer les yeux,
Il prit, sur la montagne, un peu de neige blanche.

Alors Dieu, l'emmenant dans le ciel, tout d'un trait,
Lui montra des vols bionds d'étoiles immortelles
Si douces que toujours l'âme ici-bas voudrait
Vertigineusement prendre l'essor vers elles !

" Oh ! comme c'est joli ! " dit-il les bras tendus,
Et, pour illuminer ses nuits aux sombres voiles,
L'homme, enlevé sur Dieu, par grands bonds éperdus,
Escalada le ciel et lui prit deux étoiles.

Or, comme il était las d'avoir tant cheminé,
L'homme, qui revenait vers la terre morose,
S'endormit dans un pli de l'azur satiné
Ayant, à ses côtés, étoiles, neige et rose.

Et le bon Dieu voulant que l'homme, à son réveil,
Vit en un seul objet ces choses mirifiques :
Neige aux pures blancheurs, rose à l'éclat vermeil,
Étoile aux rayons doux et béatifiques,

Voulant qu'il fût heureux, voulant qu'il fût joyeux,
Voulant qu'il n'eût plus rien à désirer au monde,
Qu'il ne regrettât plus les anges ni les cieux,
Mais qu'il vécût vibrant dans l'extase profonde,

Dieu prit étoiles, neige et rose en ses doigts saints,
Et, rêvant au chef-d'œuvre avec cet amalgame,
Fit de la rose, un front ; de la neige, deux seins ;
Des étoiles, deux yeux ; et, du tout, une Femme.

JEAN RAMEAU.

UN DISCOURS DE M. LAVISSE

On sait que M. Lavisso a été le premier à demander que le jour de la rentrée des classes dans les lycées et collèges soit égayé par une fête qui adoucisso aux élèves l'amertume de la fin des vacances et les dispose à aborder gaiement la période du travail. La direction de l'école Monge a voulu réaliser cette heureuse idée, et a naturellement prié M. Lavisso de présider la première fête de rentrée. Pendant que les petits assistaient à une séance de physique amusante, les grands, avec les familles et le personnel de l'établissement, se sont réunis dans le parloir, et ont entendu le discours suivant, après lequel un lunch a été servi :

Messieurs,

Je suis bien aise d'assister à une séance de rentrée. C'est une bonne coutume à établir que de rassembler maîtres et élèves à la première comme à la dernière heure de l'année, et il serait bon d'avoir de temps en temps, au cours de l'année, une réunion générale comme celle-ci. Une maison d'éducation ne doit pas être divisée en étapes et appartements dont les locataires se connaissent juste assez pour se saluer dans l'escalier quand ils s'y rencontrent. Elle est une maison à condition d'avoir un commun foyer, auprès duquel elle prenne conscience de son unité, de ses idées et de ses traditions.

Si jeune qu'elle soit, l'école Monge a ses traditions. C'est qu'elle a été créée avec des intentions précises, et la volonté d'accomplir une certaine œuvre. Ses fondateurs pensèrent que l'éducation publique ne doit pas obéir à des règles immuables ; que si elle demeure, après quelque grande crise nationale, ce qu'elle était avant, ou si elle oublie l'évolution tantôt lente, tantôt rapide — si rapide aujourd'hui — où la société est entraînée, elle élève des hommes pour un temps qui n'est plus. Les conséquences de cette erreur sont graves : une éducation qui se trompe de date verse dans la vie des étrangers qui l'ignorent. Et l'on s'aperçoit alors que les classes dirigeantes, comme on les appelle, ne dirigent plus. Comment dirigeraient-elles en effet, si elles ont été élevées pour le règne de Louis XIV ou même pour le règne de Louis-Philippe ?

L'école Monge a donc voulu faire du nouveau, mais quoi de nouveau ? A-t-elle renié tous les principes de l'éducation traditionnelle ? A-t-elle cru qu'il suffisait pour trouver une religion nouvelle de brûler ce qui avait été adoré et d'adorer ce qui avait été brûlé ? Mais cela, c'est facile, trop facile, et ne sert de rien. On ne change pas des esprits par des changements de programme. Vous savez le mot de ce roi de Naples à qui son ministre proposait des couleurs nouvelles pour les uniformes de son armée : " Habillez-les de rouge, dit-il, habillez-les de vert, ils fuiront toujours." Ce qu'il aurait fallu que ce ministre apprît à ses soldats, c'était à ne pas fuir.

Or, précisément ce qu'il faut que nous apprenions à nos élèves, c'est à ne pas fuir, je veux dire à marcher droit aux difficultés de la vie.

Je ne suis à aucun degré un pessimiste, j'aime le présent et j'aime l'avenir, mais nous vous mentirions, mes jeunes amis, si nous vous promettons une vie facile. Rien n'est facile aujourd'hui, et tout sera plus difficile demain. Interrogez, dans toutes les professions, des hommes qui arrivent à l'âge de la retraite. Ils vous diront : Ah ! le commerce, c'était bien beau autrefois ! ou bien : Ah ! l'industrie, quelle belle affaire c'était il y a quarante ans ! Ou bien : Ah ! l'agriculture ! Parlez-moi de l'agriculture au temps de ma jeunesse. Et les trois en chœur : au lieu qu'à présent., etc., etc.. Dans les professions qu'on appelle libérales vous entendriez mêmes regrets et mêmes plaintes. Pour parler de celle que je connais le mieux, je crois qu'on avait plus de bon temps à la Sorbonne autrefois qu'aujourd'hui.

La vie de l'homme de lettres et de l'artiste est plus rude qu'elle n'a jamais été. Que d'efforts et quels efforts pour parvenir au succès ! Songez à la peine que se donnent les symbolistes, les mystiques, les décadents. Il faut une grande vigueur pour devenir un bon décadent. Même la plus libérale des professions, celle de ne rien faire, se gâte. Si la baisse du revenu de la terre et de l'argent continue, il ne sera pas nécessaire de supprimer le rentier par la dynamite ou par la loi : le rentier mourra d'anémie.

Comme les métiers, les devoirs se compliquent et se surchargent. Dans notre démocratie, en ce conflit d'idées, d'intérêts et de passions, à l'heure où la France commence enfin son éducation politique, il faut de solides vertus pour être un citoyen.

Messieurs, si donc nous voulons élever la jeunesse pour l'avenir qui l'attend, nous devons avant tout, par-dessus tout, fortifier en elle l'aptitude au travail, produire et cultiver l'énergie. Et les fondateurs de votre école se sont justement proposé de former des générations énergiques.

Nous devons à deux écoles libres, la vôtre et l'École alsacienne, le grand service d'avoir mis en honneur l'éducation physique. Les hommes de ma génération en ignoraient jusqu'au nom. Je sais bien que j'ai été accusé de dénigrer le temps passé, et pourtant je ne rêve pas, je ne fais que me souvenir, et je me souviens avec une lucidité parfaite, quand je revois ma journée d'écolier : le réveil dans l'air épais des dortoirs étroits et bas, où les lits étaient empilés ; la descente en étude, la somnolence des heures matinales ; toute la journée, des études, des classes avec les brèves interruptions des récréations sans jeux, dans les cours où nous nous promenions par groupes, la moitié marchant en avant, l'autre à reculons d'un mur à l'autre. La récréation faisait regretter l'étude ; comme la promenade, cette insipide flânerie en rangs dans les rues de Paris, faisait souhaiter la faveur de la retenue volontaire du jeudi. Que vous dirai-je encore ? La bousculade du lavabo, la toilette du visage à quoi suffisaient quelques gouttes d'eau obtenues à grand-peine de rares robinets ? point de grands bains, excepté l'été ; des bains de pieds trimestriels,

au moment des congés, dans un baquet pour quatre.

En somme, inertie et malpropreté obligatoires. Nous lisons dans les livres les exploits des athlètes antiques, les triomphes d'Olympie : cela nous tenait lieu de gymnastique, comme les baignades spartiates dans l'Eurotas, de grands bains.

J'ai gardé de cette éducation une rancune durable. Ce n'était pas seulement la santé qu'elle compromettait ; le corps n'était pas seul à souffrir de ces misères. D'ailleurs, le corps seul, qu'est-ce donc ? Une abstraction qui n'est réalisée que par la mort. Une éducation est manquée, si elle n'a pas pour objet le tout de nous-mêmes. C'est ce tout indivisible qui tout entier souffre, si l'on en veut abstraire une partie pour la négliger.

Mais il est inutile aujourd'hui de plaider une cause gagnée. Je voulais seulement vous féliciter, messieurs, d'avoir donné le bon exemple des longues récréations en plein air, des jeux de force et d'adresse, de tous les exercices virils. Vous avez compris que l'éducation physique est aussi une éducation morale. Est-on vraiment un homme, si l'on est un pataud, inhabile au maniement de sa personne, essoufflé par une course, pour qui une rivière est un obstacle sacré, un cheval un monstre, le biceps d'un voyou une invite au respect, une épée un instrument qu'il ne faut pas toucher parce qu'il pique, et si enfin l'obstacle ou le danger trouble le regard et affole le cœur ? Le courage est difficile, et il est meurtrier à qui n'a point les mœurs et les moyens du courage, le sang-froid, l'œil prompt, la décision rapide, l'adresse et la force.

Mais, messieurs, il faut aussi, dans l'éducation intellectuelle, faire appel à l'énergie. Il y a toujours eu de très bons maîtres en France ; j'ai gardé à presque tous ceux dont je fus l'élève un fidèle souvenir d'écoulier reconnaissant. J'ai travaillé beaucoup, mais nous n'étions qu'un très petit nombre de laborieux dans nos grandes classes. Les autres nous regardaient faire. Au-dessous de l'élite dormait une plèbe, où se trouvaient cependant nombre de gentils garçons intelligents. J'en connais encore quelques-uns qui ont très-bien fait leur chemin.

Beaucoup plus riches que moi, ils aiment à me rappeler qu'ils étaient les derniers de la classe. J'entends bien ce qu'ils veulent dire, ils ont leur revanche, et croient qu'en eux et moi s'est vérifiée cette parole de l'Évangile : "Les premiers seront les derniers et les derniers seront les premiers." Mais moi, je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'avoir fait de mauvaises études pour faire ensuite de bonnes affaires, et je sais bien que j'ai dans la vie des joies très grandes et très nobles, qui sont aussi des richesses, et je regrette que mes fortunés camarades n'y aient point de part. Je suis convaincu qu'il était possible de leur donner la vie intellectuelle.

Ce n'était pas seulement le trop grand nombre d'élèves qui empêchait le maître de saisir et d'entraîner les esprits. Nos maîtres étaient, il me semble, un peu trop des *magistri*, qui, du haut de la chaire, dictaient des préceptes, ou, s'ils étaient des professeurs d'histoire ou de géographie, prononçaient des

discours. C'était l'antique méthode magistrale, dont les lointaines origines remontent au temps où l'autorité, assise en chaire, parlait à des obéissances passives. Elle produisait naturellement l'inertie de l'élève et l'ennui de la classe. Si j'ai beaucoup travaillé, je me suis ennuyé encore davantage. Nous croyons aujourd'hui que le maître doit intéresser toute la classe à son travail, lui faire trouver règles et préceptes, l'habituer au raisonnement, l'amener à la connaissance par l'effort.

La classe idéale serait un perpétuel voyage à la découverte. Oh ! ne négligez pas les trainards. Le vrai maître craint constamment d'être inintelligible au faible ; il le craint avec anxiété, et il cherche l'entrée des intelligences les moins ouvertes. Je sais, messieurs, qu'il est fait ici un grand effort pour appliquer la méthode de l'activité générale. Vous avez, dans des divisions à petit nombre d'élèves, la collaboration du maître et des écoliers. Vous avez constaté qu'il n'est presque pas d'intelligences absolument rebelles, et que le meilleur stimulant de l'esprit, c'est le plaisir de trouver et la joie de comprendre avec la bonne petite fierté qu'elle vous donne. Sans doute, messieurs les professeurs, vous avez plus d'une fois reconnu, en pénétrant dans l'esprit de vos élèves, que vous ne les connaissiez pas assez, que vous vous trompiez en leur attribuant des connaissances qu'ils n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir. Bien souvent, je me suis aperçu, dans l'enseignement de l'histoire, que les notions les plus simples ou que je croyais telles étaient inconnues des enfants, et que j'avais eu tort de les prendre pour point de départ d'une explication ; je n'étais pas compris par ma faute. Ne restons pas dans la majesté de la robe et de la chaire. Il faut descendre dans l'esprit des élèves, ou, pour mieux dire, retrouver en soi cet esprit, être en même temps maître et élève, acquérir le don d'une personnalité double. Ici est la grande difficulté de notre métier ; je crois que c'est notre métier même.

Et que faisons-nous en appliquant ces fécondes méthodes ? Nous obéissons à une loi du temps présent que j'appellerai la loi de la mise en valeur. La science de notre temps extrait de la nature tout ce qu'elle peut contenir d'utilités et de forces pour le service de l'homme. Est-il encore quelque chose qui ne serve de rien ? Mais laissez-moi dire, parce que cela est ma conviction raisonnée, qu'il nous reste beaucoup à faire à tous les degrés de l'enseignement par la mise en valeur de l'intelligence française, si vive, si gaie, et pourtant docile et capable de longs efforts.

Mais c'est déjà beaucoup d'avoir à noter du progrès dans le régime de nos études. Il me semble aussi que nous comprenons mieux la discipline. Ici la réforme est plus malaisée. Nous avons à lutter encore contre des traditions très fortes, et il nous faut compter avec la nécessité de maintenir l'ordre dans nos populeuses maisons. Mais vous avez éprouvé déjà que les exercices physiques et la méthode de l'activité générale modifient heureusement l'humeur de vos écoliers. D'où vient donc la difficulté principale d'obtenir des enfants une exacte discipline ? De

la violence faite à la nature. Il n'est pas naturel d'enfermer des enfants, de les immobiliser, de leur apprendre tout ce que nous leur enseignons. En leur donnant, comme nous faisons aujourd'hui, le jeu, l'exercice, le mouvement, en leur faisant trouver du plaisir dans l'effort raisonné, nous leur procurons cette bonne humeur qui est le véhicule de l'obéissance, mais il faut encore leur apprendre à raisonner leurs actes comme leurs idées.

Nous nous défions de nous-mêmes en ce domaine de l'éducation morale. Sous prétexte que la morale est innée ou qu'elle est matière à sermons, nous nous fions à la bonté des bonnes natures et nous désespérons vite des mauvaises. Certes, il ne faut pas à tout propos moriger; il ne faut pas prêcher, mais il faut parler toutes les fois que cela est utile. Il y a de simples paroles à dire que leur simplicité ne doit pas retenir sur nos lèvres. Nous n'avons pas le droit de sous-entendre l'essentiel, comme nous faisons souvent en France, un des pays où l'on parle le plus et où l'on dit le moins les choses nécessaires.

Un bon maître sait trouver le chemin des cœurs comme celui des intelligences. Il se fait une règle de ne désespérer d'aucun caractère, et il a des surprises charmantes: tel méchant garçon maussade, bourru, entêté, malveillant, attendait qu'on le prit par la main pour le mettre en bonne route. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas de méchants sujets incurables, mais il n'y en a pas beaucoup. Ici, comme dans l'éducation de l'esprit, il faut bien choisir son point de départ. Chez nos jeunes Français se trouve le sentiment très net de la justice et une prédisposition à comprendre l'honneur. Et voilà déjà les points de départ d'une direction morale pour toute la conduite des écoliers.

Cependant, une éducation ne s'achève que par l'apprentissage de la liberté, par où s'acquiert la notion de la responsabilité. Cet apprentissage est-il possible dans nos grandes maisons? Il est nécessaire qu'il soit possible. Déjà nous avons fait tomber quelques-unes des lisières dont l'écolier d'autrefois était enveloppé. Nous avons revisé des habitudes et constaté qu'elles n'avaient plus de raison d'être: exemple, le silence au réfectoire, qui s'expliquait au temps où la communauté à table entendait une lecture. On a supprimé la lecture, mais longtemps encore conservé le silence. Oh! les habitudes! Comme il faut s'en défier! Elles survivent à leurs origines oubliées, et demeurent comme sur les chemins qu'on ne balaye pas, les feuilles mortes. Il faut de temps en temps faire passer sur nos vieux chemins un vent frais.

Il nous reste à innover beaucoup dans la discipline. Le même régime ne devrait pas être appliqué aux tout petits et aux plus grands; pourquoi ne pas procéder à la diminution progressive de la surveillance? Les grands savent qu'ils ont intérêt à travailler; ils ont en perspective des échéances souvent très lourdes. C'est une raison pour qu'ils comprennent un appel au sentiment du devoir. Ils sont fiers de leur moustache naissante. Servons-nous de cette fierté pour obtenir d'eux que leur conduite ne soit pas celle de blancs-becs. Rhétoriciens, philosophes, taupins,

voilà de beaux titres qu'il faut honorer; ils sonnent l'entrée prochaine dans la vie. Préparons doucement cette entrée par une plus grande liberté des mouvements.

Voyez-vous, je redoute l'effet sur la vie entière du régime de la surveillance constante, de cette docilité continue qui n'est le plus souvent qu'un masque de l'indiscipline intérieure; de cette impossibilité du mal faire qui ôte le mérite de bien faire; de cette précaution pessimiste contre les volontés comme si elles étaient originellement mauvaises. Quand l'écolier passera étudiant, l'indépendance complète succédera brusquement à ce régime; l'avons-nous prémuni contre les périls de la liberté?

Je me souviens d'un mot qui me fut dit cette année par un jeune Anglais, qui porte un nom illustre et occupe une situation politique considérable. Il m'avait fait l'honneur de venir me voir pour m'entretenir de question scolaires. Il me dit, au moment de me quitter: "N'allez pas croire que je suis un savant; au collège, en Angleterre, nous n'apprenons pas grand'chose, si ce n'est peut-être à nous conduire dans la vie." Quel bel orgueil anglais dans cette parole modeste! Certainement, mon visiteur n'aurait pas accepté l'échange de notre savoir scolaire contre la science de se conduire. Il m'aurait dit que l'Angleterre a plus besoin d'hommes accoutumés à compter avec eux-mêmes et sur eux-mêmes, d'humeur indépendante et hardie, qu'elle en a besoin pour son commerce, pour son industrie et pour sa politique. Il lui faut, pour sa politique, des hommes qui osent vouloir et qui gardent cette hardiesse, même après qu'ils sont devenus ministres.

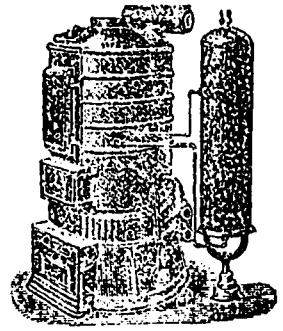
Messieurs, nous ne sommes qu'au début de la réforme que nous avons entreprise de notre éducation publique. Nous avons devant nous un long avenir d'efforts. Nous arriverons au but certainement. Il serait injuste de reprocher à l'Université sa lenteur: un si grand corps ne peut ni ne doit précipiter sa marche. Jamais l'Université n'a été mieux dirigée qu'aujourd'hui, mieux recrutée, plus savante, de meilleure volonté, plus libérale. L'esprit de domination et la jalousie corporative, qui lui furent longtemps reprochés, n'existent plus. Elle ne regrette pas son monopole. Elle voit avec plaisir se fonder des maisons libres com me la vôtre: elle s'intéresse aux expériences qui y sont faites, par lesquelles elle contrôle les siennes. En récompense des services rendus par vous, elle vous a unis à elle, mais en respectant votre liberté et votre autonomie. Vous vous en servirez pour cette prudente et constante recherche du mieux qu'elle se propose. Elle ne vous a point pris à sa remorque; elle vous laisse à votre poste d'avant-garde.

HENRI LAVISSE.

Nous avons adressé avec les deux derniers numéros, des factures d'abonnement à plus de six cents abonnés du journal. Plusieurs ont déjà répondu à notre appel. Nous les en remercions vivement, surtout pour les bonnes lettres qui accompagnent la plupart des envois. Nous prions ceux qui n'ont pas encore répondu de le faire au plus tôt.

FUMEZ LE CIGARE
BLACKSTONE

ARCHAMBAULT
Photographie Artistique^e
1662 RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.
Spécialité de portraits grandeur nature au pasté



HERM. ROY,
PLOMBIER,

Poser d'Appareils à Gaz, à Eau
Chaude et à Vapour, haute et
basse pression.

Spécialité pour le Chauffage,

Toutes commandes exécutées avec soin,
promptitude et à bas prix.

357 Avenue LAVAL,
MONTREAL.

Bonnes références données.



COGNAC Vve MASSON & CIE.,

Ce Cognac, qui vient d'obtenir la Médaille d'or à l'Exposition Internationale
d'Hygiène de Vienne, se recommande d'une façon toute particulière pour sa saveur,
sa pureté et ses qualités fortifiantes pour les malades. En vente chez tous les princi-
paux épiciers et dans les meilleurs hôtels.

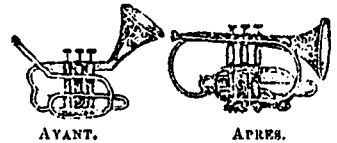
Agence Generale pour le Canada, 516 RUE ST. PAUL, MONTREAL.

19-22

BURROUCHS & BURROUCHS,
AVOCATS,
No. 12 Place d'Armes, - MONTREAL.
Chas. S. Burroughs, W. Herbert Burroughs.

FUMEZ LE CIGARE

LITTLE BUCK



GEORGE VIOLLETTI
Fabricant et
Importateur D'Instruments de Musique
Harpes à vendre et réparations de toutes sortes
17 rue Gosford - MONTREAL.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE.

À Montréal..... \$3 50
Hors de Montréal..... 3 00
En France..... 20 francs

A. FILIATREAU,
Directeur-Gerant.
312 rue Craig
Boite Postale 321.
Téléphone 6826

Cartes Géographiques

—De chaque Province du Canada et de chaque Etat de l'Union.—

AUSSI,

Cartes des Chemins de Fer des Etats-Unis

PLIÉES POUR ÉDITION DE POCHE OU POUR BUREAUX.

PRIX, (par la Poste), . . . 25 et 50 cents.

Publiés par RAND, McNALLY & Cie.

EN VENTE CHEZ

MORTON, PHILLIPS & CIE.

: FABRICANTS : DE : LIVRES : BLANCS, :
PAPETIERS ET IMPRIMEURS,

No. 1755 RUE NOTRE DAME,
MONTREAL.

FUMEZ LE CIGARE
LITTLE BUCK

AGENCE ETABLIE EN 1862

GUSTAVE FAUTEUX,

COURTIER D'ASSURANCE

FEU, VIE ET MARINE

Membre au Fire Underwriters' Association

Directeur au Board of the Montreal Fire Insurance Brokers
et Agent de la Compagnie

North British and Mercantile Fire and Life Insurance Co.

LA COMPAGNIE LA PLUS PUISSANTE AU MONDE.

CAPITAL.....	\$ 15,000,000
FONDS INVESTIS.....	52,053,711
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	45,075
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

M. FAUTEUX s'occupe avec beaucoup de soin des assurances de ses nombreux clients en le plaçant dans les meilleures compagnies, et en cas de feu, par son expérience, leur facilitant un prompt et libéral règlement de leurs pertes dans le plus bref délai.

Bureau—No. 78 rue St. Francois Xavier, Montreal.
Bell Telephone—No. 318

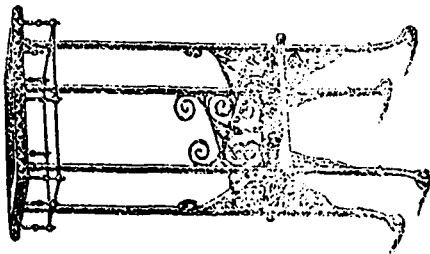
RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE

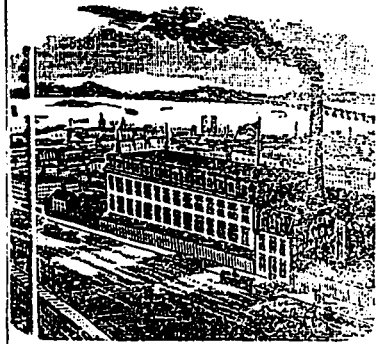
Meubles de Fantaisie et de Gout

Meubles de toutes sortes
faits sur commandes, aussi en
main un immense stock de meub-
les de toutes sortes à des prix
très modérés.



THOS F. G. FOISY

FABRICANT DE



PIANOS

DROITS,

CARRES

ET A QUEUE

214 Rue Papineau,
MONTREAL.

Telephones 7227 et 1700.

M. FOISY fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tous intérêt à s'adresser à cette maison.

Les pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy sont garantis pour cinq ans.

Pianos faits à ordre pour convenir à l'amou-
blement des salons.

Les grandes réparations seules ont été faites par la maison Foisy, et exécutées dans le plus bref délai sur le même principe que les pianos nous.

Agents demandés dans toutes les parties du pays.

FUMEZ LE CIGARE

BLACKSTONE

LE SUN,

Compagnie d'Assurance sur la Vie
DU CANADA.

1892 - PROGRES ET PROSPERITE. -

Les Resultats de l'Accroissement d'une Année.

Items du rapport de l'année 1892.

Assurance sur la vie en force le 1er Janvier 1893.....	\$23,901,046.64
Augmentation sur l'année précédente.....	4,404,084.80
Nouvelles propositions reçues en 1892.....	8,586,457.10
Augmentation sur 1891.....	2,664,935.50
Revenus pour l'année finissant le 31 Dec. 1892.....	1,134,807.01
Augmentation sur 1891.....	214,093.4
Actif au 31 Décembre 1892.....	3,403,700.88
Augmentation sur 1891.....	518,120.44
Réserva pour la sécurité des porteurs de police.....	2089,320.28
Augmentation sur 1891.....	507,477.30
Surplus au-dessus de tout engagement, excepté le Capital-Actions.....	307,429.77
Surplus au-dessus de tout engagement, et du Capital-Actions.....	244,928.77
Réclamations apées déccés durant 1892.....	151,526.33
Diminution sur 1891.....	16,537.72



T. B. MACAULAY, Secrétaire. IRA B. THAYER, Sur. des Agences. R. MACAULAY, Président.